

L'excentrique, le punk et l'estropié

par Marc-Antoine K. Phaneuf

Mon premier contact avec la peinture de Wil Murray a eu lieu dans le sous-sol du Musée d'art contemporain de Montréal, dans la salle adjacente à la librairie, où étaient présentées les œuvres finalistes au concours de la RBC en 2008. J'ai ressenti un profond malaise devant *Sex Maniac Maniac Maniac Maniac Maniac*. Cette œuvre abstraite offrait un spectacle comparable à celui d'un abdomen ouvert, exhibant des organes épars et déchirés. La toile était couverte de divers motifs, des lambeaux de peinture acrylique pendaient et il y avait un énorme morceau bombé de cette même substance de couleur rosée qui traversait une partie de l'œuvre, donnant l'idée d'un estomac. Dégoût total... doublé d'un étrange plaisir, puisque la surcharge de motifs et de couleurs mélangés dans la même œuvre était si bien dosée. Jamais je n'avais ressenti un sentiment aussi fort devant une peinture. J'ai vite pensé aux œuvres de François Lacasse dans lesquelles on voit parfois les grandes lignes d'un appareil digestif, couleurs à l'appui, mais non, ce n'était pas comparable. Wil Murray me procurait une sensation – d'un charme écoeurant – qui était plus forte que la simple fascination que j'éprouve devant les Lacasse.

Quelques mois plus tard, je rencontre par hasard Murray lors des festivités entourant la venue de la *Cloaca* de Wim Delvoye à Montréal. Cheveux teints noirs et crêpés, vêtu d'un complet vintage, le look de Murray détonne. Comme pour sa peinture, l'artiste semble allier des éléments disparates pour les confronter et créer quelque chose de nouveau et d'inattendu, de solidement excentrique. Je lui parle de mon intérêt pour son travail et il me convie à écrire ces lignes. S'ensuit une série de visites d'atelier. Excitation.

Murray développe sa pratique autour d'une quête : il confronte des textures visuelles hétéroclites. Ses œuvres sont des expérimentations picturales où divers motifs et formes s'accumulent : explosions linéaires, rayures, motifs à pois, dégoulinures, grattages, taches, zigzags, mélanges de peintures acrylique, coups de brosse gestuels, *hard edge*, etc. Comme si on avait compressé l'histoire de la peinture abstraite depuis les années 50 en une seule œuvre dynamique, vivante et imparfaite, sans trop se soucier si les différents motifs fonctionneront ensemble. Même si ses techniques sont bien rodées, Murray laisse une importante place aux erreurs. En fait, ses œuvres se construisent autour de celles-ci. Les diverses accumulations qui constituent ses peintures masquent partiellement les motifs peints en dessous, formant un lot de fragments disparates qui troublent le panorama. Murray affirme même que s'il doute d'un élément dans une peinture en production et qu'un visiteur lui en donne de bons mots, il sera porté à le couvrir,

l'effacer. Exit la zone de confort, l'artiste cherche ici à ébranler.

Après quelques discussions autour de la nouvelle production de Murray, je réussis à mieux comprendre pourquoi le rapport au corporel m'avait tant percuté à la première vue de cette peinture. Au-delà du motif, Murray exploite la spécificité matérielle de la peinture, en exhibant parfois ses défaillances : les *hard edges* sont à l'occasion gommés ; les coulures abondent ; des morceaux de peinture sont souvent ajoutés de telle sorte à donner des volumes à la surface de la toile, d'autres tombent en lambeaux ; les canevas s'éloignent du rectangle convenu. La peinture devient un matériau physique, palpable et fragile, qui fait état de la nécessité d'une technique et du dessein d'obtenir un rendu, gage de qualité. En accumulant, parfois jusqu'à saturation, des effets picturaux imparfaits et bricolés, Murray nous montre une peinture impure qui nous rappelle la chair défaite, brûlée, ulcérée ; le corps infirme, détruit, ouvert – ce corps altéré qu'on ne peut s'empêcher d'observer parce qu'immanquablement comparé au corps complet et normal. Et cet aspect organique latent est accentué par une série d'éléments qui prennent de plus en plus de place dans les œuvres récentes de l'artiste : les volumes protubérants, formant également des cavités, l'utilisation de mousse isolante expansive, le motif récurrent de la cellule et, oui, c'est bien la forme d'un spermatozoïde que vous voyez jaillir d'une des œuvres.

Murray a du talent et une attitude visiblement punk. Alors qu'il se concentre d'abord sur la rigueur de son travail, ses œuvres déstabilisent le spectateur en le situant dans un langage pictural qu'il n'a jamais visité auparavant, un lieu où les éléments hétéroclites regorgent – et où la logique de cohésion ne vient peut-être pas de la peinture, mais d'une autre discipline, par exemple la littérature, dont l'artiste se dit grandement influencé. En somme, Murray pousse la peinture plus loin, s'en sert comme terrain de jeu pour éclater sa culture visuelle, un peu comme les punks l'ont fait avec leur look : vêtements déchirés, *patchés*, motifs léopards, carreaautés, épingle en guise de boucle d'oreille, *piercings*, tatouages, *studs*, slogans – autant d'éléments disparates qui forment un tout un peu tape à l'œil mais combien cohérent, qui choque à première vue, mais auquel on finit par s'habituer et même le désirer, tant ses codes sont forts et son rendu unique.